

# The Tribe



## DANS LA SOLITUDE DE LA NUIT UKRAINIENNE

VINCENT THABOUREY

Plus désenchanté qu'un épisode du décalogue de Kieslowski, plus pessimiste que *Le Retour* d'Andrei Zviaguintsev, plus brutal que *Le Ruban blanc* de Michael Haneke... En matière de désespérance, Myroslav Slaboshpytskiy ne craint pas la concurrence. Aucun humour, aucune bifurcation heureuse ne brisera la destinée de ces adolescents sourds-muets englués dans des rites d'une rare barbarie. L'internat qui les accueille, ou plutôt qui les pervertit, est le lieu de toutes les transgressions, de toutes les initiations avilissantes. Nulle complaisance pourtant dans la description de cette hyper violence, dans le déploiement de ce souffle de colère qui balaie toutes les ingénuités. Le jeune Sergueï est condamné à subir un bizutage hors norme. Il entraîne avec lui le spectateur, bizuté à son tour par les protagonistes d'un manège sadique. Prostitution, trafics en tout genre et règlements de compte à mains nues sont le lot quotidien des jeunes résidents. Pour son premier long métrage, Slaboshpytskiy n'hésite pas. Il montre la vie comme elle va, chaotique, absurde. Ce cinéaste ténéraire laissera certainement derrière lui des spectateurs abasourdis, écœurés par tant de noirceur, de bruit et de fureur. Difficile par exemple de supporter cette scène d'avortement où le corps supplicié d'Anna se cabre sous l'effet de la douleur, quand la main gantée de la faiseuse d'anges agit des outils moyenâgeux dont le cliquetis résonne de manière sinistre. L'évanouissement nous guette. Aucune échappatoire pour le regard, aucune issue, que l'on soit dans l'écran ou au-dehors. Comment expliquer alors l'irrésistible attraction qu'exerce *The Tribe* durant plus de deux heures ?

Premier élément de réponse avec la présence d'exceptionnels comédiens sourds-muets dont le langage des signes ne bénéficie d'aucune traduction. Ce sont les corps qui parlent, des mains qui s'agitent et qui font siffler l'air, des mouvements d'approche ou de recul, des chuintements et des glissements. On ressent physiquement la présence des acteurs à la manière de danseurs évoluant sur un plateau de scène, éteignant le silence par le bruit mat de leurs chutes. Plus forts que les mots, les corps fonctionnent à l'énergie et ne peuvent mentir ou se dérober. Ce langage-là a des allures de lutte, de chorégraphie tapageuse. L'émotion corporelle l'emporte sur le verbe. L'intention est visible, palpable et triviale. Ce parti pris radical met en éveil le spectateur et aiguise sa perception sonore, composant une bande-son aussi rugueuse et percutante que l'image. Les jeunes acteurs qui se livrent ici corps et âmes sont tous des novices. Recrutés parmi trois cents jeunes repérés en Ukraine, en Russie, en Biélorussie ou en Azerbaïdjan, ils ont été soumis à une mise en scène qui ne souffre aucune improvisation. Le cinéaste s'est adjoint les services d'un interprète qui a veillé à la bonne traduction du scénario en langue des signes. Au-delà des actes soumis à notre regard, c'est la constance de la prise de vue qui fascine, la caméra filmant avec la même sécheresse un cours de menuiserie et une scène d'amour. Aucune émotion ne trouble ce récit d'apprentissage, aucune respiration ne l'allège. Rarement fixe, la caméra opère en mode déambulatoire, sinuant dans des couloirs qui évoquent le lycée mortifère d'*Elephant* de Gus Van Sant. La caméra aime également se faire embarquer